

## **L'isolement des pionniers de l'immersion dans *Là-bas dans la plaine* de Vartan Hézaran**

Samantha Cook  
Université de Winnipeg

### **Introduction**

*Là-bas dans la plaine* est un recueil de six nouvelles de Vartan Hézaran, écrivain arménien né à Istanbul arrivé au Canada alors qu'il était un jeune adulte. Publié en 2012, l'ouvrage explore un quotidien vécu sur l'étendue de la prairie canadienne, aux alentours de Swift Current, en Saskatchewan. Conformément à la réputation des petites villes, le Swift Current de *Là-bas dans la plaine* semble accueillant. Toutefois, le bien-être apparemment simple ressenti par les personnages qui tissent facilement des liens avec des passants, et qui plaisantent autour d'un déjeuner campagnard ou d'une tournée de boissons, dissimule un malaise. La solidarité des chasseurs qui travaillent ensemble pour tuer et dépouiller des chevreuils s'oppose à la méfiance qui colore l'intégration dans la communauté des enseignants d'immersion venus du Québec.

Si aujourd'hui l'immersion peut être considérée comme allant de soi dans la société canadienne, sa mise en scène à une époque située quelque 40 ans plus tôt implique de nous replonger dans son passé afin de mieux saisir les enjeux à l'œuvre dans ce recueil. Nous résumerons brièvement les préoccupations des témoins du développement des programmes d'immersion. Ensuite, nous considérerons la présence du français dans l'univers textuel. En analysant les dialogues qui parsèment le quotidien des personnages et l'immense paysage qu'ils habitent, nous examinerons la tension créée par l'ambivalence de la majorité anglophone envers la minorité francophone dans *Là-bas dans la plaine*. Nous terminerons notre analyse par un examen de l'ambiguïté générique de ce texte.

### **Bilan de l'immersion des années 80**

D'emblée, il faut souligner le flou qui entoure la représentation de l'immersion dans le texte, tant d'un point de vue descriptif que d'un point de vue temporel. La présence de l'école d'immersion dans le recueil est significative, sans toutefois être bien définie. Trois citoyens du Swift Current imaginé par Hézaran travaillent à l'unique école d'immersion dans une ville de 16 000 habitants. Ensuite, la date de publication du recueil (2012) ne renvoie pas à l'époque mise en scène dans le texte. Bien que celle-ci ne soit pas directement explicitée, on peut supposer que l'action se déroule vers la fin des années 80 ou le début des années 90, grâce aux références dans le texte au lac Meech, à l'emploi d'audiocassettes pour écouter de la musique, ainsi qu'au recours à une agence de voyages pour l'achat d'un simple billet d'avion Régina-Montréal. L'immersion en question serait donc celle fraîchement mise en place dans les provinces de l'Ouest au cours des années 70.

Dans le contexte du recueil qui nous intéresse, la nouveauté de l'immersion, se note dans la méfiance qui caractérise l'accueil des enseignants québécois qui arrivent à Swift Current pour apprendre le français aux enfants de la ville.

Nous aurons donc notamment recours à des articles d'un dossier pédagogique consacré à l'immersion, et publié dans un numéro de la revue *Québec français* en 1988, à l'époque à laquelle *Là-bas dans la plaine* est située. Les textes de ce volume semblent pouvoir nous offrir une certaine compréhension, au moins partielle, des attitudes envers les programmes d'immersion ayant cours environ quinze ans après l'établissement de ceux-ci. Nous nous contentons ainsi de signaler des traces dans le monde « réel » de l'entente fragile, voire du malaise, qui caractérise l'arrivée des enseignants francophones au Swift Current d'Hézarán.<sup>1</sup> Il faut dire que le statut dominant de l'anglais dans la région évoquée dans le recueil de Hézarán rend l'étude du français pratiquement facultative, et potentiellement vulnérable aux vicissitudes des modes, ce qui est reflété dans les réserves des francophones qui ont fait le bilan de l'immersion vers la fin des années 80. En revanche, il semble que bon nombre, sinon la plupart des publications sur les attitudes envers l'immersion soient écrites en anglais, vu que l'initiative est née de l'intérêt des anglophones à profiter des avantages du bilinguisme. Cela ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas être sensibles envers les effets des objectifs souvent utilitaires de ceux qui préconisent l'apprentissage de langues, bien au contraire. Il existe des indications de leur introspection vis-à-vis des inégalités entraînées par les programmes d'immersion.

Pour sa part, Adel Safty lamente le manque de communication et de soutien qui peut entraver l'intégration des enseignants francophones dans des milieux anglophones, surtout lorsque les autorités qui contrôlent l'accès à la profession sont anglophones unilingues. Il est particulièrement conscient du « *potential for conflict in a power relationship between two individuals having different cultural codes, different social status, different professional interests, wielding unevenly proportioned power, and speaking two different languages* » (29). Même Fred Genesee et Nicole van Gruderbeeck, les auteurs de l'article au titre optimiste « L'immersion française : une histoire à succès », reconnaissent les limites de l'intérêt véritable des parents anglophones en ce qui concerne leurs buts ostensibles lorsqu'ils inscrivent leurs enfants dans des écoles d'immersion : « Les élèves de l'immersion sont plus désireux et plus portés à utiliser le français dans des contextes extrascolaires, quand c'est nécessaire, que leurs pairs qui ne sont pas en immersion. Cependant, ni les élèves de l'immersion, ni leurs parents ne manifestent un plus grand désir de rechercher des occasions pour employer le français dans leur communauté, même si de telles occasions existent » (29).

Les buts des programmes d'immersion résumés par Jacques Rebuffot sont ambigus quant à la place réelle que peut occuper le français dans les milieux concernés. Il s'agit notamment d'« offrir aux apprenants en immersion les moyens d'acquérir une compétence fonctionnelle en français oral et écrit », et de « favoriser la compréhension des Canadiens de langue française ainsi que l'appréciation de

---

<sup>1</sup> Que la plupart des articles cités dans le présent ouvrage soient de langue française suggère qu'ils proviennent de perspectives francophones, ce qui les rend particulièrement révélateurs. Ils sont effectivement essentiels à toute tentative de comprendre la marginalisation qui affecte les francophones dans un paysage linguistique et culturel qui se révèle ambivalent envers l'intégration des enseignants québécois.

leur culture » (23). On peut interpréter le mot « fonctionnelle » d'au moins deux façons : dans un sens communicatif, mais aussi selon sa définition purement utilitaire, voire transactionnelle. L'ambiguïté, pour ne pas dire l'ambivalence, s'étend à l'expression « l'appréciation de leur culture ». On peut bien se demander jusqu'à quel point cette appréciation est sincère, et en quelles proportions elle renvoie à « l'appréciation » superficielle associée au désir de paraître cosmopolite et cultivé. Rebuffot lui-même avance que « [l']engouement et le snobisme risquent de nuire à l'immersion en français. Bien des parents ne sont pas capables d'envisager une inscription de leurs enfants ailleurs que dans une école d'immersion française quand les voisins immédiats, les connaissances ou les amis ont déjà franchi le pas » (25). Nous verrons que les observations qui forment ce bilan sont reflétées dans la présence instable et fragmentaire du français dans le Swift Current imaginé par Hézarán.

### **Une immersion quasi absente et un isolement linguistique**

Définie par Gilles Bibeau, lors d'un entretien avec Monique Lebrun, comme « un régime pédagogique dans lequel on enseigne les matières scolaires dans la langue seconde » (32), l'immersion renvoie nécessairement à une situation pédagogique impliquant enseignants et apprenants. Or, dans les nouvelles de Hézarán, l'immersion ainsi définie n'existe pas. En effet, on ne rencontre aucun enfant, on n'assiste à aucune leçon. Les élèves d'immersion ne sont pas là pour signaler leur rôle dans l'avenir du français en Saskatchewan. Bref, les représentants de l'espoir d'une nation canadienne vraiment bilingue comportant des anglophones beaucoup plus conscients des réalités auxquelles font face les francophones, sont absents.

Il semble en fait que ce soient plutôt les enseignants francophones qui se retrouvent sporadiquement en situation d'immersion. En effet, les enseignants arrivés récemment à Swift Current ont l'air de vivoter, de mener une existence de passage, coupée non seulement de leurs élèves, mais aussi des adultes anglophones. Roger, le protagoniste de la nouvelle intitulée « La lune, le coyote et l'homme au sirop d'érable pur », en est peut-être l'exemple le plus frappant. Lorsque le moniteur de langue française à l'école d'immersion Oman se promène entre les rayons du supermarché, il tombe « à sa grande surprise » sur « une seule boîte de sirop d'érable pur du Québec » (Hézarán 45-46). Personne ne semble savoir comment la boîte a fini par se retrouver « parmi les bouteilles de vinaigre et les pots de moutarde » (Hézarán 45). Ses seules interactions avec des anglophones ont lieu à la caisse. Elles sont ponctuelles et les formules se concentrent sur son accent et sur son anglais : « - Vous venez du Québec ? demanda la fille. - Mon accent me trahit, dit-il. - Par ici, on n'appelle pas ça un accent, dit la caissière, plutôt un accident, mais vous parlez bien anglais » (Hézarán 47). Ce bref dialogue —qui illustre le sentiment anti-francophone à l'oeuvre chez certains anglophones canadiens— renforce l'isolement qui n'épargne pas ceux qui rendent possible l'exécution de la mission soi-disant unificatrice des programmes d'immersion. En effet, les pionniers du programme étaient des locuteurs natifs, et venaient souvent

de loin pour travailler dans un milieu à majorité anglophone, ce qui les rendait vulnérables aux difficultés d'intégration (Safty 26).

Dans la nouvelle intitulée « Le mari de l'infirmière », Jacques constate d'ailleurs l'isolement institutionnalisé de l'identité linguistique des enseignants à son école : « La directrice ne veut pas qu'on parle français entre francophones dans la salle des professeurs » (Hézarán 70). De plus, les conditions dans lesquelles le français peut se parler chez les apprenants (virtuels) semblent tout aussi restreintes et contrôlées que les occasions qu'ont les francophones d'utiliser leur langue dans l'univers littéraire de *Là-bas dans la plaine*. Le choix que font les parents d'inscrire leurs enfants à l'école Oman est lui-même ambivalent, comme s'ils n'attendaient que l'occasion de les sortir de l'immersion. Au début de leur relation, Jacques avait proposé à Janet de cohabiter « comme on le faisait souvent au Québec » (Hézarán 72). Janet avait répondu que « c'était très mal vu » dans une petite ville conservatrice comme Swift Current, et que les parents pourraient même retirer leurs enfants de « l'unique école d'immersion d'une ville où on ne parlait que l'anglais, alors que le Québec menaçait de se séparer ... de peur que cela nuise à l'éducation de leurs enfants » (72). La rupture qui suit les funérailles du père de Jacques, pour lesquelles le Québécois doit rentrer seul à Montréal, semble aller de soi, car la question du déménagement de Janet pour poursuivre sa relation avec son mari, décidé à réintégrer la société dans laquelle il est né, ne se pose même pas.

L'intégration partielle des francophones dans le Swift Current de *Là-bas dans la plaine* se manifeste également dans la vie de Hugues dans la nouvelle « Deux jours après le chinook ». Hugues est un enseignant québécois qui s'entend mal avec sa femme ennuyée car elle ne peut pas travailler en anglais. Ses fins de semaine sont partagées entre le bar et le terrain de basketball avec ses collègues et la messe avec son épouse le dimanche car « il comprit très vite que ce jour-là il fallait aller à l'église » (30). La routine n'est brisée que la nuit d'une tempête de neige. Il est révélateur que la soirée évoquée dans la nouvelle « Deux jours après le chinook » se déroule presque dans la solitude, puisque les habitués que Hugues attend avec impatience n'arrivent pas. Le protagoniste se retrouve en tête-à-tête avec le barman, et la conversation se développe avec difficulté. Les disettes traditionnelles abondent, telles que « je n'ai jamais vu un temps pareil ... [i]l n'y a pas un chat ... [t]u en as vu des choses ... j'en ai vu de toutes les sortes ... [d]es vertes... Et des pas mûres » (34-35). Hugues, surnommé Frenchy, bien entendu, finit par trouver une vieille blague en français, taillée, telle un hiéroglyphe, sur le mur des toilettes : « Un homme qui prétend que sa femme est frigide est une mauvaise langue » (36).

Le français fossilisé dans le monde de Hugues, qui rappelle celui qui peut entraver les progrès des élèves d'immersion, a l'air stérile et vide de sens. On peut toutefois le relier aux formules qui renforcent les liens entre les anglophones majoritaires, qui puisent une motivation à la solidarité dans « l'étendue désertique des plaines », telle que décrite sur la quatrième de couverture. En effet, les observations philosophiques des habitants se concentrent sur ce que la Saskatchewan n'a pas. L'interaction de Roger avec l'employée de l'épicerie donne lieu à une reconnaissance franche et réaliste des différences entre le Québec et la

Saskatchewan, malgré le zèle des adeptes de l'immersion qui est d'ailleurs parfois touché de mauvaise foi : « Il n'y a pas d'érables dans la Prairie, dit l'employé en riant, nous sommes en Saskatchewan, comment voulez-vous qu'il y ait du sirop ? » (46). Il faut dire que Roger lui aussi s'habitue aux ritournelles inépuisables des habitants de la Prairie, et il sait donner les réponses attendues : « Depuis qu'il était à Swift Current, il avait entendu cette phrase des centaines de fois. "Nous sommes loin des foules, c'est le meilleur endroit pour travailler et pour avoir une famille et élever les enfants ; tranquille et calme" » (46). Le « - *Hi, folks!* » (57) que lance toujours la serveuse du restaurant fréquenté par les chasseurs au retour des parties, et qui ouvre la nouvelle intitulée « Le déjeuner », s'adresse à tout le monde. Seule phrase en anglais dans le récit, cette salutation peut être interprétée comme une marque de l'atmosphère familière d'un restaurant dans une petite ville de la Prairie, plutôt que comme un signe de la suprématie de l'anglais qui sous-tend cependant l'ensemble des nouvelles du recueil. L'emploi exceptionnel de l'anglais semble effectivement renforcer l'omniprésence du français dans l'espace textuel. Après la première phrase, les interlocutions se poursuivent en français, qu'elles aient lieu entre la serveuse et les clients, ou entre les chasseurs. Bref, tout redevient « normal » en quelque sorte.

L'isolement des personnages francophones de *Là-bas dans la plaine*, et la superficialité de leurs interactions avec la majorité anglophone de Swift Current créent une atmosphère de désunion, voire de méfiance, qui s'oppose aux objectifs ostensiblement unificateurs des programmes d'immersion. Toutefois, il existe un univers dans ce recueil où la question de la langue ne semble pas occuper l'espace relationnel entre enseignants et anglophones : c'est celui de la chasse, à ceci près qu'il n'est pas clairement indiqué dans le recueil si les enseignants figurent au nombre des chasseurs. Si c'est le cas, alors il semble que la coopération qu'exigent l'abattage et le dépouillage des chevreuils prévaut sur la distance qui sépare ordinairement ces deux groupes dans le recueil.

### **La représentation de la langue dans une forme littéraire ambiguë**

L'ambiguïté formelle de l'ouvrage d'Hézarun suggère une liberté qui met en relief les limites que ses personnages imposent à la structure de leur vie linguistique, sociale et culturelle. En effet, on a vite remarqué la continuité qui caractérise cette suite de nouvelles. Dans son compte rendu, Adina Balint-Babos n'hésite pas à affirmer que « [l]es six nouvelles du recueil se tiennent ensemble autour du vaste thème de la vie dans l'Ouest, que l'écrivain nous livre en micro-séquences, chaque nouvelle s'attachant à mettre en lumière un aspect du vécu familial ou social » (182). Ses propos font écho à la quatrième de couverture, qui oriente le lecteur dès le début vers l'appréciation du recueil en tant que tout ayant une cohérence non seulement thématique, mais structurelle : « Ces nouvelles, distinctes, constituent finalement une espèce de roman où le Québec rencontre l'Ouest canadien ». La présence sur la couverture de deux termes génériques ayant beaucoup en commun tout en restant distincts, à savoir *nouvelles* et *roman*, nous invite à contempler la diversité dans un univers textuel complexe. Bien que l'on soit habitué à voir les termes génériques traditionnels sur les couvertures des livres,

ils ne s'emploient pas sans réserve, voire incertitude. Les théoriciens hésitent à proposer des définitions de *roman* et de *nouvelle*, et leur réticence à trancher se montre encore plus visible lorsqu'il s'agit de les différencier. Daniel Grojnowski note en particulier la qualité relative et arbitraire des critères conventionnels comme la longueur et la complexité de l'intrigue, en citant des exemples de nouvelles très longues et de romans très courts (3-12). Il est pourtant rare de trouver les deux termes sur une seule couverture, comme c'est le cas pour le texte qui nous intéresse. Si *nouvelles* est la catégorisation « officielle », puisqu'elle est marquée en-dessous du titre, on peut également discerner un caractère décidément romanesque. Comme les tentatives de faire objectivement la différence mènent rapidement à l'impasse, nous préférons examiner l'ouvrage qui nous intéresse dans un espace critique qui se situe peut-être entre les deux genres.

Les observations théoriques de Thierry Ozwald semblent offrir des outils pour apprivoiser le recueil dans toute son ambiguïté générique (3-30). On note d'abord que le titre *Là-bas dans la plaine* souligne la cohésion d'un ouvrage évoquant des scénarios variés qui se déroulent tous dans un seul décor qui reste pourtant vaste et ouvert<sup>2</sup>. En outre, même si le lecteur suit à tour de rôle des personnages dont le développement et les actions ne dépassent pas les limites de « leurs » tranches de texte respectives, et bien que chaque nouvelle puisse se lire séparément, pris ensemble, les individus évoqués forment une société riche et cohérente. Remarquons également que la publication que nous examinons est composée de textes qui semblent destinés dès le début à être lus ensemble ; il ne s'agit pas d'une collection de nouvelles auparavant disparates et réunies plus tard, à l'occasion de la préparation d'un recueil. Pour ces raisons, on pourrait bien trouver soit *nouvelles*, soit *roman* sur la couverture de *Là-bas dans la plaine*, sans que le choix ne remette en question l'emploi établi de ces termes.

C'est dans cette forme ambiguë qu'évoluent des personnages bilingues dont le langage, selon Sylvie Roy et Albert Galiev, est formé d'une multiplicité de voix<sup>3</sup>. L'apport des notions bahktiniennes du plurilinguisme, du « jeu multiple des discours » (Bahktine 140), non seulement dans le contexte du bilinguisme, mais également par rapport au roman, s'avère ici utile. La conclusion des observations de Bahktine sur « [l]e locuteur dans le roman » résume la dynamique qui sous-tend les difficultés entre les personnages du recueil qui nous intéresse : « Le roman est une expansion et un approfondissement de l'horizon linguistique, un affinement de notre perception des différenciations sociolinguistiques » (182). Les interactions de voix multiples sont effectivement pour le théoricien un élément-clé de ce genre qui résiste à l'imposition de toute définition formelle précise. *Là-bas dans la plaine*, pour sa part, semble jouer délibérément sur l'ubiquité du roman plurilingue en développant des scénarios ayant la *possibilité* de mener à la communication variée et signifiante, sans réaliser ce potentiel. De cette manière, on peut y discerner la

---

<sup>2</sup> Ozwald commente les titres de recueils tels que *Mosaïques* de Mérimée qui renforcent beaucoup plus décidément le caractère indépendant de chaque nouvelle (28).

<sup>3</sup> Ils s'intéressent à « a heteroglossic ideology that considers bilingualism to comprise multiple, interrelated language practices » (353-54).

suggestion d'un roman, une sorte de roman virtuel qui ne va pourtant pas au bout du développement des langages de son milieu.

La soirée que passe Hugues avec le barman présente les conditions idéales pour que les concitoyens deviennent amis, sans que cela se produise. On imagine les histoires des autres clients restés chez eux à cause de la tempête. Quoique Roger et Anne aient beaucoup en commun, la seule nuit qu'ils passent ensemble prend fin sur un simple « [j]'ai beaucoup aimé ma nuit chez toi » (Hézarán 56). La finalité du passé composé termine la relation de manière décisive. Le décès du père de Jacques aurait pu renouveler sa complicité avec sa femme anglophone au lieu de précipiter leur divorce sur une formule : « Mes *profondes sympathies* » (Hézarán 73). La variabilité des registres, allant du bavardage aux rituels du deuil en passant par la séduction, forme une fresque discursive qui rappelle l'expression de Jean Bessière, selon qui le roman en tant que genre est orienté sur l'objectif de « dire un monde » (25). Pour Hézarán, l'image demeure toutefois incomplète ; on a décidément l'impression qu'il ouvre des voies, et qu'il fait exprès par la suite de ne pas les explorer. On est effectivement très conscient de « l'espace négatif » dans lequel les personnages auraient pu s'exprimer, et d'une complexité romanesque qui reste virtuelle, peut-être pour mieux refléter la fragmentation linguistique de leur société.

L'esprit pratique de coopération qui permet de vivre dans un milieu relativement isolé et qui sous-tend l'exécution des tâches liées à la chasse est touché d'ambivalence. La concentration sur des objectifs communs détourne momentanément l'attention des tensions qui accompagnent la coexistence des anglophones et des francophones, et la suprématie de la majorité va de soi. De plus, le lecteur est certain que celle-ci domine l'univers conformiste de *Là-bas dans la plaine* tout comme on prend pour acquis le rôle déterminant d'un point de vue anglophone dans l'école d'immersion en dépit d'une volonté ostensible de mieux comprendre les francophones. D'une part, les pressions qui renforcent l'homogénéité de l'univers littéraire d'Hézarán sont accentuées par l'accueil fait aux francophones. D'autre part, leurs histoires interrompues soulignent à leur tour la présence d'une diversité qui rappelle le caractère plurilingue du roman en tant que genre d'après Bahktine.

En attendant son tour à la caisse du supermarché, Roger fait par hasard la connaissance d'Anne, une orthophoniste québécoise travaillant dans les écoles anglaises. Bien que celle-ci affirme se sentir « comme une immigrante » (Hézarán 49), les deux personnages retrouvent aussitôt le bien-fondé, voire le naturel, de leur présence en Saskatchewan : « - Nous sommes venus franciser l'Ouest, dit Roger. - C'est toute une vocation, répondit Anne » (Hézarán 49). Cette interlocution représente un changement de perspective important par rapport à la genèse des programmes d'immersion nés des attentes, voire des exigences, de parents anglophones. L'ampleur et la nécessité de la mission de Roger et d'Anne transcende les tendances liées aux stratégies politiques et professionnels qui ont mené au développement des programmes d'immersion. On entrevoit les lueurs d'une société moins fragmentée dans le discours aux allures réformatrices des Québécois. Ils

visent effectivement le changement de mentalité qui rendrait plus authentique l'apprentissage du français dans le Swift Current imaginé par Vartan Hézaran.

### **Conclusion**

Il est incontestable que l'isolement des francophones minoritaires dans une Saskatchewan plus ou moins rural se fait particulièrement déchirant dans le contexte de l'école d'immersion esquissée dans *Là-bas dans la plaine*. Or, l'absence de résolutions à la fin des nouvelles suggère un cycle de vie éternel et inévitable qui ne tient pas compte des différences linguistiques et culturelles. L'étendue impitoyable de la Prairie est la toile de fond des routines de tous les habitants de l'univers textuel de Hézaran. Si leurs interactions se résument le plus souvent à des formules qui n'admettent pas beaucoup de variations, le caractère uniformément dépouillé de leurs paroles fait surgir l'immensité de leur « quotidien qui n'aboutit pas » (quatrième de couverture), ainsi que celle de leur environnement. Dans un monde conservateur où une langue minoritaire, et pas nécessaire au quotidien, peut prendre racine, on sent quelque peu paradoxalement que tout peut arriver, ou presque. Comme le souligne la quatrième de couverture, on se demande effectivement si le Québec trouvera sa place dans l'Ouest canadien tel qu'imaginé par Vartan Hézaran.



## Bibliographie

- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Traduit par Daria Olivier. Paris : Gallimard, 1978.
- Balint-Babos, Adina. « *Là-bas dans la plaine*. » *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 25, no.1-2. 2013, pp. 181-184.
- Bessière, Jean. *Questionner le roman : Quelques voies au-delà des théories du roman*. Paris : PUF, 2012.
- Genesee, Fred et Nicole van Gruderbeeck. « L'immersion française : une histoire à succès. » *Québec français*, vol. 70, mai 1988, pp. 28-30.
- Grojnowski, Daniel. *Lire la Nouvelle*. Paris : Dunod, 1993.
- Hézarán, Vartan. *Là-bas dans la plaine*. Saint-Boniface : Les Éditions du Blé, 2012.
- Lebrun, Monique. « L'immersion, une formule pédagogique à repreciser. » *Québec français*, vol. 70, mai 1988, pp. 32-33.
- Ozward, Thierry. *La nouvelle*. Paris : Hachette, 1996.
- Rebuffot, Jacques « L'immersion en français : l'heure du bilan ? » *Québec français*, vol. 70, mai 1988, pp. 23-26.
- Roy, Sylvie et Albert Galiev. « Discourses on Bilingualism in Canadian French Immersion Programs. » *La revue Canadienne des langues vivantes*, vol. 67, no. 3, août 2007, pp. 351-376.
- Safty, Adel. « Effectiveness and French Immersion: A Socio-Political Analysis. » *Revue canadienne de l'éducation*, vol. 17, no. 1, hiver 1992, pp. 23-32.